

# Le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey pour 1928

Autor(en): **V.L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 41

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221325>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

désintéressés que distingués, parmi lesquels il faut citer MM. L. Favrat, Louis Croisier, Dr Rouge, C.-C. Dénéraaz, Zink, Marc Marguerat, Louis Dufour, El. Durand, Reboul, de Lutry, Blanvalet, de Genève, professeur Bezençon, etc. Et tous ces collaborateurs constituèrent, en cet heureux temps, comme un petit cénacle littéraire, dont le « cercle » était le magasin de tabac et cabinet de lecture de feu Louis Monnet, à la rue Haldimand. Vous pensez que les sujets de récits et conversations ne manquaient point et tout cela au grand bénéfice du *Conteur Vaudois*. Car le cercle ne réunissait pas que des collaborateurs du *Conteur*, mais bien aussi des personnages de marque, tels que Louis Vuillemin, l'Historien, qui continua l'*Histoire de la Suisse*, de Jean Muller, décédé, et Flocon, exilé politique, membre du gouvernement provisoire de Lamartine, après la révolution de 1848, chassé de son pays par la restauration de l'Empire. Flocon fut enseveli dans l'ancien cimetière de la Pontaise, où se trouve maintenant la place d'Armes. Et d'autres, dont Adam Vuillet, fondateur du journal *La Famille* et qui fut directeur de l'Institut de Courbevoie, près de Paris.

\*\*\*  
Quelques années après que le *Conteur* eût terminé une campagne qui aboutit à l'érection d'un monument à la mémoire de Juste Olivier — trois monuments, puisqu'il y en a un à la promenade de Derrière-Bourg, un à Eysins, village natal du poète, le troisième à Gryon, où il résida — le *Conteur* donna le jour à son Almanach, en 1903. Depuis la mort de Louis Monnet, en 1901, son fils aîné, Julien Monnet, notre sympathique rédacteur, le remplaça auprès de Louis Favrat. Plusieurs des collaborateurs dont nous avons cité les noms étaient décédés. D'autres noms leur succédèrent, peu à peu : Jules Cordey, Octave Chambaz, Pierre d'Antan, Jean des Sapins, Mmes J.-L. Duplan et David Perret, Pierre Ozaire, André Marcel, César Amstein, H. Chap-paz, A. Mex, M. Chamot. Quelquefois, trop peu souvent, hélas! MM. G.-A. Bridel, Maxime Rey-mond et Robert Monnet.

Ainsi, le *Conteur vaudois* a vaillamment résisté à cette longue guerre, qui fut fatale à nombre de petits journaux. Aujourd'hui, le voici, continuant, sans bruit, son existence modeste, fidèle au programme élaboré par les fondateurs. L'Almanach ne parut qu'en 1903, 1904 et 1905, cette dernière année grâce à l'intérêt que lui avait témoigné M. Constant Tarin, libraire. Il a revécu dès 1920.  
Et voilà l'histoire d'un Almanach, qui nous est sympathique entre tous. *H. Ch.*

**Indicateur Vaudois.** — A minuit, dans un café, entre un ivrogne. Il demande l'Indicateur et se met à le feuilleter longuement.  
— Que cherchez-vous ? interroge un indiscret.  
Et l'ivrogne, d'une voix noyée d'ombre, répond :  
— Monsieur, je cherche mon adresse.

**ECHO DU DERNIER COMPTOIR**

**U**N de nos fidèles lecteurs a l'amabilité de nous adresser copie du texte original et non exempt de malice, de l'affiche du stand de la fabrique de grillages d'Aarbourg, au dernier Comptoir, à Beaulieu. Voici ce texte :

.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....  
.....

Comme articles exposés, des échantillons de grillages en fil d'acier, de fer, de cuivre ; à mailles de diverses grandeurs, à fils croisés ou noués, fils simples, fils doubles, donnant des carrés, des rectangles, des hexagones. Quelques jolies corbeilles pour usages courants (pommes de terre, légumes). Des cordons barbelés. *L. M.*

**LES BRIGANDS DU JORAT**

**A**UJOURD'HUI, le Jorat est un séjour aimable où le labourer creuse en paix son sillon. A l'époque romaine, le Jorat était déjà traversé par plusieurs voies importantes : celles de Vevey à Moudon et Avenches — *l'Aventicum à la haute civilisation romaine* — celle d'Avenches à Yverdon — *l'Ebrodunum* des Romains.

Jusqu'au XIIe siècle, ce fut une période obscure de dévastation et de barbarie. Enfin, l'Eglise, alors l'Evêché de Lausanne, propriétaire de ces territoires, y fit sentir son influence bienfaisante.

Néanmoins, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, certaines parties du Jorat, du noir, du grand Jorat, comme on l'appelait, et qui ont encore un aspect sauvage, étaient très mal famées et hantées par des brigands.

Pendant tout le moyen-âge, aucune route n'était sûre, et celles du Jorat étaient particulièrement propices au dépouillement des voyageurs, car les bandes de malandrins qui y étaient organisées, avaient toutes facilités pour se soustraire aux recherches de la justice en se jetant, tantôt sur les terres de l'Evêque de Lausanne, tantôt sur celles du duc de Savoie, selon la juridiction sur laquelle ils avaient commis leur crime.

La grande route qui reliait la France méridionale et Genève à Berne, traversait ces immenses forêts ; les voyageurs n'avaient pas toujours une escorte suffisante pour tenir tête ou effrayer les malfaiteurs et les vols et meurtres y étaient le plus souvent impunis.

C'est à Ste-Catherine qu'en 1530, le duc de Savoie, Charles III, fit arrêter Bonivard ; celui-ci s'était rendu à Moudon pour y rencontrer des officiers du duc de Savoie, venus là en vue du guet-apens ; ils reçurent fort bien Bonivard, et le lendemain lui donnèrent un serviteur à cheval pour l'accompagner à Lausanne. A Ste-Catherine, le capitaine du Châteaue de Chillon, embusqué dans le bois avec des soldats assaille l'infortuné prieur « et ces honnêtes gens », dit Bonivard, dans le récit de son arrestation, « tombent sur moi et me font prisonnier ; ils me menèrent, lié et garrotté à Chillon, et m'y laissèrent, sans autre que Dieu... »

Mais ceux-ci n'étaient pas des brigands, au sens propre du terme ; le 19 mai 1543, le trésorier français fut attaqué dans les bois du Jorat, baïllonné et attaché à un arbre, ses chevaux tués ; on le dépouilla d'une forte somme et de ses papiers. Les auteurs de ce méfait n'étaient pas non plus, de vulgaires coquins ; c'étaient l'hôtelier de Lyon de Morges et ses frères.

En 1550, une bande dont le chef était appelé le Grand Pierre, commit dans le Jorat, des assassinats multiples. Trois étudiants avaient dû loger dans une auberge de Mézières et ne durent la vie sauve qu'à l'ivresse des bandits qui escomptaient une bonne prise avaient fait des libations intempestives.

L'historien Abram Ruchet faillit également laisser sa vie dans le Jorat. Né à Grandcour, il avait eu pour nourrice une femme de Carrouge ; en juillet 1696, Ruchet, alors étudiant à l'Académie de Lausanne, s'achemina dans l'après-midi, à travers le Jorat, pour se rendre à Moudon, chez des parents. Il fut à mi-chemin, surpris par un violent orage et alla chez sa nourrice, demander un gîte pour la nuit. Celle-ci, très émue, lui avoua que son mari avait quitté le droit chemin, s'était joint à une bande de détrausseurs de grande route, qu'il allait probablement rentrer avec ses compagnons. Elle promit cependant à Ruchet de le garder et de veiller sur lui.

— Quoiqu'il arrive, dit-elle, faites semblant de dormir.

Tard dans la soirée le mari rena en effet, avec ses camarades, discutant de leurs projets et de leurs exploits ; apprenant, soudain qu'un étranger était couché dans la chambre voisine, qu'il pouvait avoir entendu leurs paroles compromettantes, ils résolurent de le tuer. Après une vive discussion, il fut décidé qu'on s'assurerait

s'il dormait et que, dans ce cas-là, on ne lui ferait aucun mal. Les brigands, munis d'une lanterne sourde, entrèrent pieds nus dans la chambre ; Ruchet dormait et pour éprouver ce sommeil qui paraissait profond, un des hommes fit le geste de vouloir transpercer le cou du dormeur de son énorme coutelas. Ruchet subit l'épreuve sans broncher. Les brigands rassurés se retirèrent.

Le lendemain, Ruchet partit après avoir promis à sa nourrice qu'il garderait le secret.

En 1702, le mari de cette pauvre femme périt sur la roue à Vidy et c'est seulement alors que Ruchet raconta les dangers qu'il avait courus.

\*\*\*  
Au commencement du XVIIIe siècle, les auberges commencèrent à offrir une sécurité relative, tandis que les routes continuaient à être le théâtre de maints drames tragiques.

Le Jorat était le quartier général et la retraite des brigands ; ceux-ci étendaient leurs opérations jusqu'aux portes de Moudon, vers Romont, au Plan sur Vevey, au Pont de la Perraudette et à Chamblandes sous les yeux de messieurs les Bourgeois de la rue de Bourg, dont la mission était précisément d'envoyer les bandits accomplir leur dernier voyage en plaine de Vidy.

De grandes exécutions, pour ainsi dire en masse, ordonnées par les EE. de Berne, mirent fin à ce brigandage.

Aujourd'hui, le Jorat est la sécurité même. Ses forêts sombres avec par ci, par là, des hêtres, des châènes ou des essences diverses mélangées, contrastent agréablement avec les cultures aux tons de verts riches et variés. Ses fermes disséminées dans les prairies et les vergers, ses villages groupés le long des voies de communication, au fond des vallées formées par les érosions préhistoriques, trahissent l'aisance d'une population laborieuse, au bon sens solide, aux qualités de sociabilité et d'hospitalité éprouvées.

*Mme David Perret.*

**Le Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey pour 1928 (221<sup>e</sup> année).** — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : Fr. 0.60.

Oba ! Oba ! Allez-vous donc le laisser se morfondre donc pas ? C'est le « Messenger boiteux » qui frappe à votre porte.

Oba ! Oba ! Alez-vous donc le laisser se morfondre avant de lui ouvrir et de lui faire sa place habituelle à votre foyer ?

...C'est de cette façon que, dans un charmant avant-propos, Pierre d'Antan éveille l'attention des lecteurs sur l'almanach nouveau. Et cet appel sera entendu ! Et les lecteurs savoureront ce que le vieux Messenger a récolté pour remplir son 221<sup>e</sup> recueil !

Oyez plutôt : Une idylle — qui débute à la Fête des Vignerons de 1865 pour le terminer à celle de 1905 — contée allègrement par Julie Meylan. — Un article du savant vulgarisateur Gustave Krafft sur « la graine ». — Au Gabon, souvenirs d'un missionnaire. — Le châteaue de Grandson. — Une belle planche du pays romand à vol d'oiseau. — La Fête des Vignerons — où figura le « Messenger » — avec de nombreuses vues rappelant les lumineuses journées du mois d'août dernier.

A côté de cela, le « Messenger boiteux » a toujours sa collection de choses utiles, anecdotiques, amusantes, ainsi que ses illustrations variées.

Oba ! Oba ! C'est le Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey... Ouvrez-lui vos portes et accueillez-le ! *V. L.*

**L'AGREABLE OPERATION**

**E**suis fixé, cher monsieur, lui dit d'un ton aimable le docteur, vous avez l'appendicite. Je vais vous faire d'urgence l'opération.

— Ah ; mon Dieu !  
— Pourquoi vous effrayer ? Ce n'est pas le premier ventre que j'ouvrirai.  
— Oui, mais c'est la première fois qu'on ouvre le mien.

— Vous avez peur ?  
— Horriblement !  
— Manque d'habitude ! Il faut pourtant se faire une raison.  
— Hélas ! hélas ! Comme je vais souffrir ! continua le malade, en commençant à pleurer.